

L'hymne à la patrie

Autor(en): **Fontaine, C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **24 (1996)**

Heft 95

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-243673>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'hymne à la Patrie



C'était en automne 1916. J'avais treize ans à peine. Mon père, qui ne me laissait jamais inoccupé, m'envoyait sur les bords de la Sarine, en dessous de la chapelle de N.-D. des Neiges, au But, pour récolter du bois mort. J'avais dans mes poches deux petites cordes destinées à lier en fagot les bois menus que la rivière, lors de ses crues fréquentes, rejetait sur ses rives.

Des ouvriers de la région, ainsi qu'un certain nombre d'internés français cantonnés à Grandvillard, travaillaient éeans à l'endiguement de la Sarine. Curieux de nature, je m'approchai d'un groupe de tâcherons qui œuvraient péniblement avec des brouettes à la digue. Tout près de moi, se trouvaient un ouvrier de Villars-sous-Mont, original et quelque peu simplet auquel on avait — j'ignore pourquoi — donné le surnom de « Galette » et un interné.

Ce dernier fit tout de suite connaissance avec le petit garçon que j'étais. Il me souvient qu'il me fit chanter des chants du pays, ce qui l'intéressait fort. C'étaient des airs appris à l'école pour la plupart. Je lui chantai également une

chanson de la douce France, que mon père, qui était francophile, m'avait apprise et dont le refrain était :

Alsace et Lorraine,
Les deux pauvres sœurs,
O race germaine,
Tu brisas leurs cœurs,
Mais là-bas, la France
Travaille toujours
A leur délivrance
Pour de plus beaux jours...

Deux larmes jaillirent des yeux du Français et je vis que je lui devenais sympathique. Je n'oubliai jamais cette scène. « Galette », lui, était indifférent, tandis que son compagnon était visiblement ému. Il me demanda pour finir de chanter l'hymne national suisse. Debout sur un gros caillou, face à nos montagnes et à la rivière qui bruissait, j'entonnai...

O monts indépendants
Répétez nos accents
Nos libres chants...

Attentif, touché, solennel, le Français prit la position, se découvrit en enlevant son bonnet bleu horizon. Son compagnon resta couvert. Le soldat, que les Allemands avaient fait prisonnier devant Verdun, indigné, pour lors, ne se contenta plus et, rabrouant vertement son camarade, lui dit :

— Voyons. « Galette », découvre-toi...
Bonasse comme toujours, il obtempéra.

Ce fut la plus belle leçon de patriotisme de ma vie.

C. FONTAINE.